



Peinture de Conrad Chapman – Museum of the Confederacy, Richmond, Va.

SUMTER DANS LA TOURMENTE

La résistance à l'Union 1862 - 1865

par Serge Noirsain

Comme ce second article sur Fort Sumter est la continuation de celui précédemment publié (“Tonnerre sur Sumter”), il convient de rappeler qu’il ne s’agit pas d’un travail strictement personnel mais de la synthèse des articles et essais dont les auteurs sont cités dans la première partie. NDLR.

L’animosité que le Nord vouait spécialement à Charleston provenait évidemment du fait que cette cité avait été le cœur et le ferment de la rébellion sudiste. De plus, elle montrait, à l’égard de ses adversaires, une arrogance qui leur était insupportable. Celle-ci se traduisait notamment par l’impunité et la régularité avec lesquelles les forceurs de blocus entraient et sortaient de son port, comme si l’escadre unioniste ne se composait que d’un ramassis de chalands usagés.

A l’instar de Caton, dans ses discours sur Carthage, les amiraux de la flotte fédérale de l’Atlantique Nord n’avaient qu’une obsession : “*Il faut détruire Sumter*”. Ce vœu ne leur semble réalisable que lorsque le capitaine Samuel F. DuPont capture Port Royal (Caroline du Nord) au début novembre 1861. Ce point d’appui, sur le littoral sudiste, rendait enfin possible la combinaison d’opérations maritimes et terrestres contre la cité tant honnie.

En juin 1862, une telle tentative, confiée au major général David Hunter, se solda par le sanglant désastre de Secessionville, sur la côte sud-carolinienne. Pendant ce temps, les militaires confédérés avaient transformé Fort Sumter en un poste avancé encore plus redoutable qu’auparavant. Sous leur férule, des cohortes d’esclaves avaient renforcé ses structures externes et internes et une garnison permanente de 500 artilleurs d’élite servaient ses 95 pièces lourdes.

Le 5 avril 1863, au large de la barre de Charleston, apparut une meute de neuf cuirassés fédéraux armés de lourds “*32 Ponders*”. Sept d’entre eux appartenaient à la classe du *Monitor*. Le huitième, le *USS Keokuk*, était un nouveau modèle équipé de deux tourelles. Quant à la dernière unité, la frégate cuirassée *USS New Ironsides*, elle

eût été capable de raser instantanément de la surface des flots les plus puissants navires américains de l'époque. Dans l'après-midi du 7, épousant le mouvement de la marée, la flottille blindée s'engage en file indienne sur le chenal principal à l'est de Morris Island. Les conditions atmosphériques avaient vraiment pris le parti de la bannière étoilée : un ciel clair et net, une mer aussi stable que les eaux d'une rivière.

Vers 3 heures du matin, la tête de file, le monitor *USS Weehawken*, glisse à portée des canons de Fort Moultrie. Le *Passaic*, qui le suit, répond aux salves du fort rebelle. Fort Sumter attendait patiemment que la colonne adverse se coule sous son angle de tir. Alors il se déchaîne avec une furie que partagent les batteries de Sullivans Island, Fort Moultrie et Cumming's Point. C'en est trop pour ces monstres blindés difficilement manoeuvrables. Durant les deux heures et demie de combat, seul l'un d'entre eux parvient à moins de 800 mètres de Sumter. Aux 2.209 coups qui déferlent sur eux, les bâtiments fédéraux n'en retournent que 154 dont seulement trente-quatre touchent leur cible. Seuls deux cuirassés s'en sortent sans trop de dégâts. Le commandant de l'escadre retire les autres du service actif tant ils accusent des dommages et des avaries. L'un d'eux, le *Keokuk*, sombre du reste le lendemain. Assuré de l'invincibilité de ses cuirassés, le Nord s'interroge sur les causes de cette incroyable défaite. Celle-ci s'avère d'autant plus amère que, dans l'ensemble, la situation semble favoriser les Confédérés.

Le gouvernement fédéral élabore alors une nouvelle opération combinant des forces navales et terrestres. Leur manœuvre vise à s'emparer de Morris Island et, de là, réduire Sumter en cendres. La neutralisation de cette position rebelle entraînerait automatiquement la chute de la ville.

Juste avant l'assaut du 5 avril, l'armée unioniste avait pris pied sur Folly et Coley Islands, au sud de Morris Island. Durant les mois de juin et de juillet, les forces fédérales fortifient l'extrémité méridionale de Folly Island et réussissent à y déployer 47 canons et mortiers à l'insu des Confédérés. Quelque 11.000 fantassins convergent sur ce point et le brigadier général Quincy A. Gillmore en prend le commandement le 12 juin 1863. Sa contrepartie navale, le contre-amiral John A. Dahlgren succède à DuPont le 6 juillet. Celui à qui ils comptent tailler des croupières risque fort de leur rendre la pareille car il ne s'agit de rien moins que du *Full General* P.G.T. Beauregard.

L'aura qu'il avait conquise à Fort Sumter l'avait porté au firmament après sa victoire à *First Manassas*, en Virginie (juillet 1861). Sa mésentente avec le président Davis le relègue alors dans l'Ouest où il exerce le commandement en second de l'Armée du Mississippi. La mort de son supérieur (Albert S. Johnston), durant la bataille de Shiloh, le hisse à la tête de cette armée prestigieuse. Jefferson Davis trouve néanmoins un bon prétexte pour le reléguer sur la côte, en l'occurrence à Charleston. La ville et ses défenses n'auraient pas pu espérer un officier mieux qualifié. Sous la férule de cet ingénieur exceptionnel, l'âme de la rébellion sudiste résistera à tous les assauts terrestres et amphibies que lancèrent les Fédéraux jusqu'en 1865.

Dès son retour sur le théâtre de sa première notoriété, Beauregard entreprend de transformer la baie et le port de Charleston en une immense et inattaquable place forte. De nouvelles batteries se dressent au sud de Morris Island et des bastions renforcent ses positions méridionales. Fort Wagner et la batterie Gregg, à Cummings Point en sont les clés. A lui seul, Fort Wagner et ses quinze pièces lourdes de longue portée apparaissent comme une redoute insubmersible que des tonnes de sacs de sable ont fait surgir du sol. A moins de deux kilomètres de la batterie Gregg, Fort Sumter trône au centre de la baie. Ses pièces en balayent toutes les approches. Des milliers de sacs de sable, entassés à l'intérieur avec une précision géométrique, soutiennent ses anciens murs et protègent ses dépôts et les quartiers de la garnison. Beauregard ordonne de réquisitionner des

centaines d'esclaves dans les plantations avoisinantes et les affecte à la construction de solides abris antibombes. Fin juin 1863, la garnison de Fort Sumter se compose de cinq compagnies (environ 500 hommes) du *1st South Carolina Artillery* que commande le colonel Albert Rhett. Ses batteries se réduisent cependant à 68 canons et mortiers parce que les pièces de plus longue portée trouvent un meilleur usage sur les fortifications qui entourent la baie.

Dans la matinée du 10 juillet 1863, le brigadier général Truman Seymour et 3.000 fantassins débarquent sur l'extrémité sud de Morris Island. Quatre monitors¹ et les batteries plantées sur Folly Island le soutiennent dans sa manœuvre. Seymour se souvient alors qu'en avril 1861, il n'était encore qu'un commandant de compagnie affecté à Fort Sumter sous les ordres du major Robert Anderson. Son action sur le terrain et le support de ses pièces marines et terrestres lui livrent la presque totalité de l'île. Surpassé en nombre et pilonné par une artillerie qui le cloue au sol, le contingent rebelle assigné dans l'île reflue rapidement sur Fort Wagner. Son repli s'effectue en bon ordre tandis que les pièces de Fort Sumter tempèrent la poussée ennemie.

C'est le lendemain que Seymour lance sa funeste attaque sur Fort Wagner. Un bel assaut de fantassins à la tête desquels marche le 54th Massachusetts du tout jeune et tout fringant Robert Shaw : le film *Glory* nous repasse sous les yeux. La vague bleue s'empare d'une première ligne de parapets. Son élan chancelle puis se démantèle sous l'impact d'une contre-attaque ennemie. Dans cette affaire, devenue mythique pour le peuple noir américain, Seymour perd 1.500 de ses hommes.

Frustré de n'avoir pu s'emparer de la place, le major général Gillmore se résout alors d'utiliser au mieux le terrain qu'il vient de conquérir pour étoffer la puissance de son artillerie afin de raser Sumter. Subodorant les intentions de son adverse, Beauregard ordonne de réduire à 38 le nombre des canons de Sumter et de transférer ses meilleures pièces dans ses défenses côtières. A quatre kilomètres du bastion sudiste, Gillmore déploie huit batteries de canons rayés. Malgré l'instabilité du sol fangeux qui recouvre l'ouest de Morris Island, les ingénieurs fédéraux parviennent à stabiliser leurs batteries lourdes.

Le mois de juillet et le début d'août ne tracassent guère les troupes confédérées. De temps à autre, quelques pièces fédérales ouvrent le feu sur Fort Sumter. En fait, Gillmore peaufine sa prochaine offensive en faisant effectuer, à toutes ses batteries, des tirs d'essai sur Sumter. Le 17 août, éclate un furieux orage de feu et de projectiles. Près de mille obus sont tirés durant cette seule journée. Cinq mille de plus suivront au cours de la première semaine. Dès le premier jour du bombardement, la garnison comprit que ses murailles ne sont pas de taille à résister longtemps aux lourds Parrotts. Sumter subit ce martyre en silence car aucune de ses pièces n'a une portée suffisante pour atteindre la concentration ennemie.

Trois jours plus tard, pour faire monter la pression, Gillmore obtient un monstre supplémentaire : le fameux *Swamp Angel*, un énorme Parrott rayé de 8 pouces, pesant 7.500 kilos (*16.500 pounds*). Il est capable de tirer des projectiles de 150 livres à près de huit kilomètres (*7.900 yards*). La mise en batterie de cette monumentale pièce se révèle une gageure sur le sol fangeux de Morris Island. Pendant quelques jours, les hommes du génie arpentent les lieux et testent en plusieurs endroits la capacité de la boue à soutenir un tel poids. Sachant qu'il serait inutile de placer ce canon sur une plateforme reposant simplement sur la boue, les techniciens mettent au point un

¹ Le nom propre "Monitor" devient un substantif dès lors qu'il désigne un cuirassé de la classe du premier Monitor qui combattit le Merrimac à Hampton Roads.

système stabilisant cette dernière à l'aide de sacs de sable et de planches épaisses enfouies verticalement dans le sol. Une fois de plus, l'ingéniosité américaine l'emporte sur les inconvénients d'ordre naturel.

Durant la nuit du 21 août, un étrange messager surprend les officiers de permanence à l'état-major de Beauregard. Une note non signée, provenant apparemment du général Gillmore, invite les Confédérés à évacuer Fort Sumter et Morris Island dans les cinq heures qui suivent faute de quoi la ville sera bombardée. Comble de malchance, Beauregard n'est pas présent. Il est en tournée d'inspection dans les alentours de Charleston et l'estafette la plus rapide ne pourrait pas le joindre et revenir avec des instructions avant l'échéance du délai qui leur est fixé. Quelques officiers se présentent chez Gillmore sous un drapeau blanc. Ils demandent de confirmer l'authenticité de l'ultimatum non signé. Il est trop tard. Observant les ordres de son commandant en chef, la batterie du marais (*Marsh Battery*) ouvre le feu à 1h30. Le *Swamp Angel* expédie le premier de ses obus. Quatorze autres suivront au rythme de un par minute. La stupéfaction d'abord puis la terreur réveillent la ville endormie.

Quand le détachement fédéral transmet son second ultimatum, signé cette fois, Beauregard est présent pour le recevoir, "*C'est un acte d'une inexorable barbarie*" écrit-il, "*l'histoire jugera sévèrement la conduite du général Gillmore*". Il n'en demeure pas moins que, vers minuit, quinze nouveaux obus incendiaires plongent sur Charleston avec la même régularité que la nuit précédente. Gillmore n'est tout de même pas trop sûr de son bon droit et il paraphrase une troisième note destinée à Beauregard, lui proposant un délai de trois jours pour faire évacuer les non-combattants de la ville : "*Si les civils souffraient de ce bombardement,*" souligne-t-il, "*la responsabilité de ce malheur reposerait, non pas sur mes épaules mais sur celles des autorités confédérées qui se sont entêtées à refuser l'évacuation de Sumter et de Morris Island*".

Gillmore reconnut tout de même que les Confédérés avaient marqué un point en faisant remarquer qu'il n'avait pas signé son ultimatum. En revanche il ne daigna pas expliquer pourquoi il avait maintenu son ordre de tirer alors que les parlementaires rebelles se trouvaient encore entre les lignes. "*Aussi loin que les autorités fédérales sont concernées,*" déclara-t-il, "*l'argument confédéré prétendant que la cité doit être épargnée est irrecevable. Le bombardement continuera*". En effet, il reprend 48 heures plus tard mais pas aussi longtemps que l'a escompté Gillmore. Pour quelque raison technique, le *Swamp Angel* explose en tirant son 36^e coup.

A l'aube du 23 août 1863, un cuirassé fédéral s'aventure à portée de Sumter en ruines. Malgré son état de délabrement, le fort a conservé toute sa vigueur et le prend sous son feu. Ce seront ses dernières salves. Par rapport à avril 1861, la place n'est plus qu'un monceau de ruines informes que découvrent quelques brèches béantes. Beauregard exige néanmoins que le fort tienne à tout prix. Pour ce faire, il expédie nuitamment plusieurs centaines de Noirs qui, jours et nuits, oeuvrent à renforcer et à réparer ses défenses. Parfois, l'accumulation de débris sur les monticules de terre et de sacs de sable contribue à maintenir les murs en place. Dans son rapport du 24 août 1863, le major général Gillmore déclare qu'il a pratiquement détruit Fort Sumter. Cependant ce dernier tient bon et à un point tel que le général fédéral se sent obligé de l'arroser encore copieusement au cours de la semaine suivante.

Durant la nuit du 1 au 2 septembre, une formation de monitors s'engage sur le chenal principal. C'est leur seconde tentative depuis avril dernier. Cinq heures durant, la frégate *USS New Ironsides* et cinq monitors battent et rebattent les ruines du fort. Plus de 250 projectiles pleuvent sur ce qui reste des fortifications. La marée basse et l'intervention des batteries côtières confédérées forcent la flottille à se replier. Depuis le

17 août, c'est-à-dire en deux semaines, 7.300 obus avaient déferlé sur Sumter.

Ayant enfin réduit au silence ce qu'il considérait comme le poste le plus dangereux de la baie, Gillmore focalise ses efforts sur Fort Wagner, à moins de cent mètres de ses tranchées les plus avancées. Au matin du 5 septembre, débute un bombardement qui ne s'interrompt que quarante-deux heures plus tard. Cette chorale dévastatrice comprend 17 mortiers et neuf canons lourds rayés auxquels se sont jointes les plus grosses pièces marines des navires cuirassés. Incapables de résister à une telle conjonction de fer et de feu, les Rebelles abandonnent les batteries Gregg et Wagner. Désormais, Morris Island tout entière tombait aux mains de l'ennemi. Comme un brave en haillons mais invaincu, Fort Sumter tenait encore la dragée haute à son impatient adversaire. Le 7 septembre au matin, ce dernier en demande la reddition. Ce à quoi Beauregard lui rétorque simplement qu'il n'a qu'à le prendre s'il le peut. Sur ces entrefaites, le major Stephen Elliott et 300 hommes frais relevaient la garnison de Sumter.

Le contre-amiral John A. Dahlgren commandait la flotte qui coopérait avec les forces armées du général Gillmore. Comme il avait échoué dans sa tentative d'isoler Sumter par l'action de ses cuirassés, l'amiral trouva plus simple de recourir à des forces terrestres pour investir le monceau de ruines qui leur causait tant de soucis. Dans la nuit du 8 au 9 septembre, 400 marins et fusiliers marins embarquent dans des chaloupes qu'un remorqueur amène à moins de 800 mètres du fort. Dans la confusion née de l'obscurité, les deux colonnes fédérales ne suivent pas le plan prévu et se dirigent ensemble sur le flanc droit du fort. L'affaire avait dû être éventée depuis longtemps parce que les Confédérés les guettaient avec l'assurance du chasseur qui observe son gibier pris au piège. Tout le dispositif rebelle se déclenche au même moment. La garnison accueille ses visiteurs avec un feu de mousqueterie bien ajusté, agrémenté de grenades à main, de cartouches explosives et de salves de *canisters*. Émergeant soudainement de l'obscurité, le cuirassé confédéré *CSS Chicora* entre dans la mêlée tandis que Fort Moultrie fait feu de toutes ses batteries. En moins de vingt minutes, le calme se rétablit. Sur les 400 hommes engagés, les Fédéraux laissent 124 malheureux garçons sur le terrain.

Sumter baigne alors dans un calme relatif durant les deux mois qui suivent. Echaudés par les dommages qu'avaient subis ses cuirassés, l'amiral Dahlgren n'envisage plus aucune opération amphibie pour le moment. Quant au général Gillmore, il se contente de réarmer et de remettre en état les fortifications qu'il vient de conquérir à Cummings Point en attendant les renforts que le département de la Guerre ne lui consentira pas avant longtemps.

L'atténuation momentanée de la pression fédérale sur Charleston ne correspond aucunement à un découragement de leur part. Dans le cadre de la stratégie nationale, la maudite cité du Sud avait perdu beaucoup de son importance. Grant avait entre-temps capturé Vicksburg, sur le fleuve Mississippi, ce qui coupait définitivement la Confédération en deux et Meade venait de défaire la plus forte armée rebelle à Gettysburg, en Virginie.

Le 26 octobre 1863, Gillmore apprend que Beauregard a fait monter deux nouvelles pièces dans Fort Sumter et il recommence à le bombarder. Cette fois, l'imprenable ruine rebelle allait encaisser ce qu'elle n'avait jamais connu dans le passé. A l'artillerie qui avait déjà martelé le poste rebelle, se joignent les nouvelles et formidables batteries que Gillmore avait érigées sur Cummings Point, c'est-à-dire à près de 1.500 mètres du fort. Seize mortiers lourds crachant des projectiles de 200 livres s'unissent alors à 12 Parrotts rayés de gros calibre, à un monumental Columbiad et aux lourdes pièces marines de deux monitors pour créer l'enfer au sein de Sumter.

Malgré les dégâts considérables et les nombreuses brèches que cet ouragan de feu provoque dans le fort, celui-ci persiste à se dresser pareil à lui-même : une ruine arrogante dont les débris accumulés compensent les failles. Cette incroyable résistance du fort ne constitue pas un phénomène. Durant la première guerre mondiale et surtout pendant la seconde, surtout à Stalingrad, les généraux comprirent qu'il ne servait quasiment à rien de s'acharner sur un site déjà en ruines. La réflexion, à ce sujet, du major John Johnson, s'avère encore une leçon que les militaires du XX^e siècle ont oubliée.

Le 6 novembre 1863, Beauregard avait envoyé cet ingénieur sur place pour se rendre compte de l'état réel du poste et de sa capacité ultérieure de résistance. Une attentive observation des lieux l'incite à conclure que, *“si la hauteur des murs était visiblement réduite du côté opposé à la ville, l'accumulation des débris en avait accru l'épaisseur au point de pouvoir résister à d'autres bombardements”*. Deux semaines plus tard, il confirme son diagnostic en ajoutant que le fort n'avait jamais été aussi résistant et que le nombre de victimes y était singulièrement réduit. La garnison confédérée n'avait eu à déplorer que la mort de deux hommes à la suite des pilonnages d'août et seulement vingt-deux de plus depuis la reprise du dernier bombardement. En tout, pas plus de 118 hommes avaient été blessés. Considérant l'état général du fort, l'ingénieur Johnson estime que celui-ci a davantage à craindre d'une attaque d'infanterie embarquée que des effets de l'artillerie adverse.

Une longue période de répit s'ensuit pour le bastion sudiste. L'amiral Dahlgren se garde bien de toute initiative tant que ses monitors ne sont pas réparés. En janvier 1864, ils ne l'étaient toujours pas. L'armée fédérale qui assiège Charleston n'envisage plus aucune opération pour le moment et, le 5 décembre 1863, Gillmore ordonne de cesser de bombarder Sumter. Il se rend compte que ce harcèlement quotidien coûte une fortune en munitions sans la moindre contrepartie. La seule différence majeure consiste en la diminution des allées et venues des forceurs de blocus que la saisie de Morris Island handicape sérieusement. Un accident interne au fort, très grave, causera plus de dégâts et de vies humaines que le martèlement des batteries yankees au cours des semaines précédentes.

Le 11 décembre 1863 s'annonçait très calme, l'ennemi ne s'était rappelé au souvenir de la garnison qu'en lui expédiant sept obus. Une égratignure par rapport à la centaine de projectiles que réceptionnait parfois la place en une seule journée. Il était 9h30, les soldats confédérés non en service ou en stand-by faisaient la queue devant le local de leur commissariat à l'approvisionnement pour y retirer leur ration quotidienne.

La déflagration stupéfia la petite garnison et peut-être même ses adversaires. Comme le fort devenait avare de locaux salubres, personne ne vit de contre-indication au stockage des provisions dans une salle contiguë à celle où l'on entreposait les munitions pour les petites armes et les howitzers. Cette dernière venait de se pulvériser. Personne ne put établir la cause réelle de cet accident : *“Peut-être une lanterne maladroitement renversée dans le local aux provisions, peut-être aussi une étincelle due à l'électricité statique provoqua-t-elle l'explosion. Ceux qui en réchappèrent se trouvaient trop loin dans le couloir pour le savoir et ceux qui pourraient l'expliquer ne survécurent pas à l'explosion”*. Au mur en briques du fort collait un étroit passage menant aux casemates du flanc gauche et au *parade ground*. Ce couloir, fort bien imaginé pour prémunir les soldats d'un tir adverse se transforma en un véritable piège pour ceux qui y faisaient la file. L'un des témoins raconte : *“les deux pièces, au niveau du parade ground, près du flanc gauche, étaient couvertes de tonnes de débris provenant de la désintégration du mur qui les protégeait du tir des canons de Morris Island. De gros pans de briques*

gisaient au milieu des obus tirés par la flotte.” La chaleur d’enfer qui émanait du magasin aux munitions empêchait l’intervention de tout secours et les hommes furent forcés d’en bloquer toutes les issues pour laisser le feu mourir de lui-même. Malgré les efforts de la garnison, des paquets de fumée noire s’élevèrent dans le ciel, signalant à l’ennemi que quelque chose ne tournait pas rond dans la place. Celui-ci comprit très vite, se réveilla et leur expédia 200 obus. Les hommes ne procédèrent au décompte des victimes qu’en fin de journée : onze étaient probablement morts sur le coup et 41 souffraient de blessures et de brûlures plus ou moins graves selon les cas.

Cet accident paralysait une grande partie du fort. Toute la zone qui entourait la soute dévastée restait close. Les casemates inférieures contenaient un air brûlant et la troupe dut évacuer celles qui lui servaient de quartiers à l’étage supérieur. Vers midi, l’incendie avait dévoré tout ce qu’il pouvait consommer sur le flanc gauche du fort. Des chutes de sable provenant des étages épargnèrent toutefois certains de ses éléments. L’intensité du feu avait été telle qu’à la tombée de la nuit on ne pouvait toujours s’approcher ni d’une partie des casemates basses ni de la porte d’entrée. Le ravitaillement venant de Charleston dut être hissé jusqu’au second tiers supérieur du fort. Durant les jours suivants, les casemates et les couloirs incendiés se refroidirent progressivement mais les hommes eurent à attendre jusqu’au 18 décembre pour pénétrer dans les décombres.

Le calme dont jouit Charleston s’intensifie encore lorsque la campagne de Grant en Virginie bat le rappel de tous les contingents disponibles. Gillmore et 18.000 hommes évacuent alors leurs positions devant Charleston pour se rendre à Fort Monroë (Virginie). La ville sudiste respire d’autant mieux que les cuirassés que réclame Dahlgren ne lui parviendront jamais, Grant en a trop besoin sur le fleuve James. Sumter tire donc parti de cette accalmie pour sortir de ses cendres. Petit à petit, les lieux se déblaient et retrouvent un profil militaire. La troupe et la main d’œuvre noire dégagent son *parade ground*, entassent des masses de gabions sur ses murs intérieurs pour empêcher leurs débris de se répandre partout et restaurent leurs casemates pour y loger des canons supplémentaires. Les hommes creusent même une galerie souterraine de plus de 80 mètres de long qui relie leurs quartiers à leurs deux batteries. Entre-temps, le capitaine John C. Mitchell avait repris le commandement du poste.

Au début de l’été 1864, de nouveaux nuages s’amoncellent au-dessus de la baie tant convoitée. Le major général John G. Foster a succédé à Gillmore et lui aussi est un ancien de la garnison d’avril 1861. Comme les nouveaux balais sont censés mieux balayer que les précédents, Foster cogite contre Sumter une opération qu’il prétend décisive. Il envisage en effet des moyens aussi nouveaux que considérables. En l’occurrence, il s’agit de steamers de léger tirant d’eau en nombre suffisant pour contenir mille hommes dotés d’échelles d’assaut et de tours pour les tireurs d’élite.

Une telle imagination n’impressionne guère son département de la Guerre. Qu’à cela ne tienne, le 7 juillet 1864, Foster entame une manœuvre préliminaire que tous ses prédécesseurs ont entreprise avant lui : le bombardement quotidien du fort. Pour les raisons évoquées plus haut, ce nouveau pilonnage (350 obus par jour) ne produit aucun effet remarquable. La nature même des décombres, le travail nocturne effectué par sa garnison et les milliers de sacs de sable qui transitent chaque nuit entre Charleston et le fort incitent l’amiral Dahlgren à reconnaître que la place était “*quasiment imprenable*”.

En août, le général Foster doit se rendre à l’évidence. Ses munitions s’épuisent, il n’en reçoit plus de nouvelles et il n’est pas plus avancé que lors de sa prise de commandement. Sa tentative d’ébranler le fort en lui expédiant des barges remplies de tonneaux de poudre avec une mise à feu, échoue lamentablement. Les projets

rocambolesques de Foster, sa surconsommation d'obus et ses requêtes incessantes auprès de son haut commandement excèdent ce dernier au point de lui ordonner formellement de rester sur la défensive. Une partie de ses munitions et quatre de ses régiments prennent le chemin de la Virginie pour renforcer l'armée de Grant aux prises avec celle de R.E. Lee devant Richmond.

Le 4 septembre, un calme soudain surprend les Charlestoniens et leur baie. Le bombardement sur Sumter avait cessé. Il durait depuis le 7 juillet, sans interruption. En soixante et un jours, 14.666 obus avaient touché le fort, ne tuant que seize hommes et n'en blessant que soixante-cinq. Le 20 juillet 1864, le capitaine Thomas A. Huguenin remplace le capitaine Mitchell, mortellement blessé par un projectile ennemi. Le pire était fait. Après septembre 1864, la présence yankee ne se manifeste plus que par des tirs sporadiques.

Sous la pression des colonnes du général William T. Sherman, qui émergeaient de leur "Marche à la Mer", le haut commandement confédéré ordonne l'évacuation de Charleston le 17 février 1865. L'armée rebelle en retraite entraîne dans ses rangs les derniers défenseurs de Fort Sumter. Le lendemain, à 9 heures du matin, un détachement fédéral hissait à nouveau les couleurs de l'Union sur les ruines de ce qui avait été le détonateur du grand schisme américain. Le 14 avril suivant, lors d'une cérémonie organisée à cet effet sur ce qui restait du *parade ground* de Fort Sumter, l'ex-major Anderson, passé entre-temps général, hissait de ses propres mains la bannière qu'il avait mise en berne quatre ans plus tôt, presque jour pour jour. Cette bannière, aussi déchirée que le fut la nation américaine, est toujours exposée dans le musée créé au centre du fort.

Charleston et Sumter, une Bataille d'Artillerie Lourde

Depuis le premier bombardement de Fort Sumter par Beauregard jusqu'à la fin de la guerre, l'artillerie lourde mena le débat. En dépit des quelques assauts d'infanterie contre les forts Lamar, Wagner et Sumter, le siège de Charleston se limita à une surenchère entre les deux partis en présence pour savoir qui alignerait les pièces les plus monumentales.

Au départ, les deux côtés recourent aux traditionnels canons à âme lisse : principalement des 24, 32 et 42-pounders. Le premier canon rayé apparut dans les forces rebelles, en avril 1861. Il s'agissait d'un petit 10-pounder Blakely qui se révéla trop léger pour endommager sérieusement un fort tel que Sumter. En revanche, ses services à l'intérieur du fort démontrèrent sans équivoque que l'avenir appartenait désormais à ce type de canon. Le général Beauregard le comprit immédiatement mais, comme la Confédération se trouvait dans l'incapacité de produire ce modèle de canon en un nombre suffisant d'exemplaires, il recourut à l'ingéniosité locale. Sur sa demande, une fonderie sud-carolinienne réussit à rayer correctement leur tube et à renforcer des 24, 32 et 42-pounders classiques en coulant une bande de fer supplémentaire sur leur culasse. Non seulement cette méthode transformait un canon à âme lisse en une pièce rayée mais, de surcroît, elle doublait le poids de sa munition en donnant à celle-ci une forme plus allongée que sphérique.

La Confédération produisit quelques bons canons rayés. Le fameux Brooke en est un, mais elle s'en procura aussi à l'étranger, notamment deux puissants Blakely pour les défenses côtières de Charleston. Ces deux pièces appartenaient à la classe des 600-pounders et tiraient un obus de 33 cm de diamètre (*13 inches*). Il semble que malgré leurs potentielles performances, elles ne rendirent aucun service spécifique. Les autres

grosses pièces de l'ordonnance confédérée qui prirent part au siège de Charleston consistaient principalement en Columbiads de 8 et 10 pouces et en deux Dahlgrens rayés de 11 pouces. Il fallut rayer l'âme lisse des Columbiads et renforcer leur culasse par des bandes de fer pour qu'ils puissent tirer des obus capables d'endommager les cuirassés fédéraux. Les deux Dahlgrens de Charleston provenaient du cuirassé *USS Keokuk* que les confédérés avaient coulé et dont ils avaient récupéré l'armement.²

Au début du conflit l'artillerie fédérale ne valait pas mieux que celle du Sud. Dans certains cas, moins bien, compte tenu des pièces que les Rebelles avaient réquisitionnées dans des forts tenus par l'armée régulière américaine. L'industrie lourde nordiste trouva dans ce conflit un créneau inespéré et elle se mit à produire des canons de qualité, avec la même énergie qui, plus tard, l'amènera à produire des *Liberty Ships* en série. La pièce maîtresse de l'ordonnance fédérale était le Parrott. Une bande en fer forgé renforçait la culasse du canon rayé en fonte. Le Nord le fabriqua dans divers calibres, les plus larges étant les 100, 200 et 300-pounders. Ces armes tiraient des obus cylindriques. Entre le 21 juillet 1863 et le 20 août de la même année, le général Gillmore déploya neuf batteries de canons et de mortiers sur Morris Island pour "arroser" Sumter et Charleston. La plupart des canons étaient des 100 et des 200-pounder Parrotts.

La batterie Strong ne comprenait qu'une pièce, un 300-pounder Parrott. Il avait une gueule de 25 cm de diamètre. L'explosion prématurée de l'un de ses obus lui coûta un tiers de son tube et sa définitive mise au rebut. La batterie Stevens montait deux 100-pounder Parrott ; la batterie Reno, trois Parrotts : un 200-pounder et deux 100-pounder ; la batterie Hays : un 200-pounder Parrott ; la batterie Kirby : deux mortiers côtiers de 10 pouces ; les batteries Meade et Rosecrans comptaient chacune deux 100-pounder Parrott ; la batterie Brown : deux 200-pounder Parrott ; la batterie navale : deux 200-pounder Parrott et deux 80-pounder Whitworth. D'autres batteries montaient des canons plus légers de moindre portée qui ne participèrent qu'au pilonnage de Fort Wagner.

L'érection de toutes ces batteries ne s'avéra pas une tâche facile. D'abord parce qu'elles se trouvaient à portée de l'artillerie adverse et, ensuite, parce que la majorité d'entre elles reposait sur du sable, un élément on ne peut plus versatile en matière de stabilité.

En plus de l'armée, le siège de Charleston devait également compter avec l'artillerie embarquée. Les pièces qui servaient à bord des navires confédérés étaient généralement identiques à celles qui se trouvaient dans leurs forces terrestres. Quant à la flotte fédérale, elle montait des 10, 20 et 30-pounder Parrott. A Charleston, elle comptait surtout des Dahlgrens à âme lisse de 11 et 15 pouces, ceux que les cuirassés redoutaient le plus. La frégate cuirassée *USS New Ironsides*, dont il est question dans ce texte, montait quatorze Dahlgrens de 11 pouces. En général la tourelle des monitors contenait un Dahlgren de 11 pouces et un de 15 pouces. Le Dahlgren n'avait pas la précision du Parrott mais compte tenu de l'imprécision forcée, due aux mouvements du navire, une pièce à âme lisse était suffisante. L'ordonnance de gros calibre causa de terribles dégâts dans les fortifications en briques mais contre les bastions en terre elle se révéla très inefficace.

Dans l'ensemble et l'histoire de la résistance de Sumter le prouve, la grosse artillerie eut, dans ce cas, un effet plus psychologique que matériel. En effet la disproportion est incroyable entre le nombre d'obus tirés sur Sumter et le nombre d'hommes tués et blessés.

² Notre ami Gérard Hawkins pose près de l'un d'eux, dans un parc qui donne sur la "batterie", à Charleston.